

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Suzanne Jacob

Carlos Bergeron

Numéro 133, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36696ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, C. (2009). Compte rendu de [Suzanne Jacob]. *Lettres québécoises*, (133), 50–50.

non écrit) fondateur. Et alors, le show intégrait ce qui se nommait jusque-là, non sans une certaine condescendance chansonnière, des pratiques relevant de la « revue », à laquelle Raymond Lévesque avait déjà conféré certaines lettres de noblesse. Il faut aussi, d'un même trait de plume ou de clavier, signaler et souligner tout à la fois le rôle déterminant joué par Clémence DesRochers; elle a fait partie des Bozos, c'est à la Boîte à Clémence du Patriote que fut créée, en 1965, par Jean-Guy Moreau, Mouffe et Charlebois, la revue intitulée *Yé-yé vs chansonniers*, c'est de sa revue (spectacle) appelée *Les girls*, créée en 1969, que Bruno Roy parle d'abord dans le chapitre 7, « L'autre *Osstidcho* » (p. 147 sq.), c'est tout dire.

Si une formule veut que *the show must go on*, une autre veut que toute bonne chose ait une fin; conclure donc, quitte à couper des scènes. Un essai de lecture fort enrichissante que celui de Bruno Roy, le Québec du joul y trouvant son sens exact (à ne pas oublier: *L'Osstidcho* vient après le joul de *Parti pris* mais avant celui des *Belles-sœurs*), un essai qui montre avec intelligence et pertinence, en se souvenant de la thèse de doctorat de l'auteur (p. 20), que ce spectacle d'« improvisation continue » (p. 74), présenté en trois versions (Quat'Sous, Comédie-canadienne, Place des Arts — ajouter les tournées), constitue bel et bien un manifeste, un lieu culturel qui tout à la fois, et dans toutes ses dimensions, résume et annonce. Ce que montre bien, à son tour et à sa façon, la précieuse chronologie (p. 185-192) qui se trouve à la fin de l'essai. Et la préface de Jean-Marc Desgent, spectateur de la première heure, relate bien toute l'émotion alors mise en mouvement et en acte par ce «... de chaux» improvisé et admirablement déjanté (ça, c'est un anachronisme!). Essai-mine de renseignements — dont l'édition, avec cahier de photos et tout, est à peu près impeccable, pro et proprette pourrait-on dire: elle aurait pu être plus folle étant donné son sujet?

☆☆☆☆☆

Suzanne Jacob, *Histoires de s'entendre*, Montréal, Boréal, 2008, 146 p., 16,95 \$.

La polyphonie intérieure

« Dès l'enfance et jusqu'au plus grand âge, il y a quelqu'un que nous créons qui entend pour que nous nous entendions. » (p. 120)

« ÊTRE EST UNE ACTIVITÉ DE FICTION »

Avec *Histoires de s'entendre*, Suzanne Jacob signe une passionnante réflexion critique sur le monologue intérieur, dispositif langagier complexe se trouvant à l'origine de toutes les fictions du monde, même celle qui nous sert à imaginer notre propre existence. « L'appareil narratif » individuel, comme entend le définir la voix *jacobienne*, circonscrit l'émergence de l'essentielle parole, et en quelque sorte sa mise en scène, du « magma parlant » (p. 42) à la main qui écrit. C'est par un discours hybride, soit une poéticité servant de toile de fond à l'articulation d'un savoir intellectuel, que l'énonciatrice développe sa réflexion en trois parties: « L'apprentissage » (p. 8-28), « L'appareil narratif » (p. 30-127) et « Bribes, fragments, éclairs, échos, marges... » (p. 129-146).

Dès l'introduction, « L'apprentissage », Jacob définit les enjeux de son écrit. Il s'agira de répondre à une question posée alternativement par sa sœur aînée, « la Mouette Invincible » (p. 10), et sa mère, « la pianiste de la *Bulle d'encre* » (p. 10), toutes deux décédées au moment de l'écriture du manuscrit. Pour y arriver, elle s'engage donc à expliquer ce que signifie la complexe affirmation: « être est une activité de fiction » (p. 10-11), réflexion antérieurement dynamisée dans le cadre d'un cours de création littéraire, dont elle avait été le titulaire à l'Université d'Ottawa, et servant maintenant de principal fil conducteur à son essai. L'objectif scriptural est dès lors déterminé on ne peut plus explicitement: « *Histoires de s'entendre* veut rendre compte de cette tentative tardive de montrer que nous ne pouvons vivre, ni comme individu ni comme groupe, sans les fictions qui nous fondent. » (p. 19)

« L'appareil narratif », le chapitre le plus substantiel, nous emporte ensuite dans une explication *extraordinaire* (j'insiste sur cet adjectif) par laquelle l'énonciatrice nous fait prendre conscience de ces incessantes fictions que nous créons et qui nous parlent incessamment: « Au sein du monologue intérieur, on peut s'approcher d'une machine narrative sans clef de contact, sans commutateur, qui poursuit son activité de narration aussi bien dans l'éveil que dans le sommeil. » (p. 33) Elle arrive ainsi à interroger son lecteur sur les fondements mêmes de sa conception du langage, outil lui offrant la possibilité d'inventer puis d'articuler ces nombreuses voix qui peuplent son imaginaire et qui fondent sa perception du « réel ». Afin de définir les « tâches essentielles accomplies par l'appareil narratif » (p. 54), tâches pouvant être simultanément menées par la coprésence de plusieurs « pistes narratives » ou

« multipiste intérieure » (p. 49), Suzanne Jacob recourt à une série de brefs chapitres qui lui permettent de soutenir sa réflexion. Ainsi, « Maintien de l'identité ou Comment tu t'appelles? » (p. 55), « Mort ou vivant? » (p. 58), « De retour aux tâches essentielles: oublier en se souvenant » (p. 79), « La censure, une autre fonction de l'appareil narratif » (p. 112) sont quelques exemples indiquant la variété des thèmes abordés: l'identité, le *channeling*, la perte de mémoire, la censure, l'écriture automatique, l'obsession, la création, etc. L'efficacité de la démonstration est notamment liée au ton intimiste et engagé de l'auteure. En effet, la « matière » prend souvent forme dans des historiettes autobiographiques, toujours livrées avec justesse et sobriété.

Dans sa conclusion, « Bribes, fragments, éclairs, échos, marges... », l'énonciatrice insiste sur la nécessité d'une interprétation ouverte de tout écrit, puisque chaque lecteur effectue « sa » rencontre intime avec l'imaginaire d'un écrivain: « La même œuvre, poème, roman, essai, nouvelle, drame ou tragédie, n'est pas la même suivant ce que chacun offre, [...] chacun rencontrant l'œuvre avec son œuvre intérieure. » (p. 133) Finalement, ce qui nous appartient en propre, suivant les paroles de Proust qu'un électricien à la retraite lui avait un jour savamment citées, est ce « que nous tirons de l'obscurité qui est en nous et que ne connaissent pas les autres » (p. 145).

En somme, *Histoires de s'entendre* est pour moi une œuvre incontournable, un pur bijou à méditer, un grand texte à s'offrir pour comprendre le fonctionnement de cette polyphonie intérieure qui structure les différentes strates de notre imaginaire. Le verbe poétique de Suzanne Jacob, l'écrivaine de la conscience individuelle, s'y affirme nettement; il nous interpelle en nous donnant curieusement l'impression d'avoir accès à un discours de « vérité ». Sans l'ombre d'un doute, toute voix intérieure nous définit en tant qu'êtres de langage et, bien entendu, de fiction.



SUZANNE JACOB